

Les écrits de ceux qui viennent d'en bas, des milieux populaires les plus simples, sont bien rares. Le texte qui suit est de ceux-là. Et la vision que l'on a des événements diffère alors de ce que nous disent les dirigeants du monde ou les universitaires qui écrivent à leur propos. Pour comprendre et appréhender les périodes cruciales du 20^{ème} siècle, la lecture de Willy Gengenbach est d'un éclairage exceptionnel.

Opposant de la première heure au fascisme qui s'installe au pouvoir en 1933 en Allemagne, Willy a consacré douze années à rédiger son témoignage sur ce qu'il a lui-même vécu, dans l'Allemagne de ces années-là puis en France. Et c'est à travers les sentiments et les réactions des milieux populaires que nous revivons les différentes périodes, de celles d'espoir à celles les plus désespérées.

Ainsi, ce témoignage lève le voile sur de nombreux mythes. A commencer par celui du fameux appel de de Gaulle le 18 juin, soi-disant premier opposant au fascisme. Ce prétendu « premier résistant », représentant de la grande bourgeoisie française, n'a pas été attendu, dans les milieux populaires, où d'autres hommes ont depuis des années entamé la véritable lutte contre le fascisme. Contre les fascismes devrait-on dire, puisqu'en 1940, Mussolini tient l'Italie depuis 18 ans déjà, Salazar est au Portugal depuis 8 ans, Hitler dirige l'Allemagne depuis 7 années, et Franco occupe l'Espagne depuis 4 ans.

Plus largement, le mythe de l'opposition irréductible des pays qui se disent « démocratiques » au fascisme et au régime hitlérien fait place à une réalité bien différente. Non, les grandes bourgeoisies d'Europe ne se sont pas opposées à la montée du fascisme. Elles l'ont plutôt soutenu, ou du moins l'ont accueilli avec bienveillance. « *Mieux vaut Hitler que le Front populaire* », voilà ce que l'on pense dans le monde des patrons, en France, depuis les événements de 1936.

Le volume présent, le quatrième et dernier du récit de Willy, débute en février 1940. On retrouvera ci-après l'introduction du volume trois qui donne un éclairage sur les périodes précédentes.

Nous sommes ici au cours de ce que l'on a appelé « *la drôle de guerre* », et Willy nous en dit aussi les calculs cachés. Les classes dirigeantes des pays occidentaux espèrent, toutes, qu'Hitler va régler son compte à l'URSS, ce pays né de la révolution ouvrière d'Octobre 1917 qu'ils exècrent. Les prétendus Alliés vont ainsi laisser l'Allemagne de Hitler pouvoir combattre l'URSS, sans l'inquiéter par l'ouverture d'un front à l'ouest. Il faudra attendre la victoire de Stalingrad, terriblement coûteuse pour les soviétiques, pour que les puissances occidentales se décident à intervenir sur le continent européen, pour ne pas laisser l'URSS y étendre seule son emprise.

Willy a 26 ans en 1940. C'est un militant qui a eu la chance d'avoir connu en 1929 des ouvriers proches des Spartakistes, un mouvement révolutionnaire allemand qui n'a pas encore été déformé par le stalinisme. C'est Sepp Schmidt, enterré à Rivesaltes, ancien du Spartacus, c'est Okenfuss, ouvrier et militant syndicaliste à l'usine Mercedes-Benz de Sindelfingen. Avec eux, il adhère à la vision d'un communisme idéal, sur lequel il ne transigera plus. Refusant tout culte des chefs, opposé à l'idée de hiérarchie et se battant pour une égalité réelle de tous, à commencer dans les partis qui se prétendent communistes, il sera un éternel opposant, du PC allemand au PCF.

« J'avais beau être jeune, ils ne m'impressionnaient pas les militants plus âgés que n'effleurait pas la réflexion qu'un communiste devait s'interdire le fonctionnement de notre parti sur le mode vertical, comme l'ensemble des forces politiques réactionnaires. Ils ne pouvaient concevoir que chacun a son mot à dire et sa responsabilité à prendre, en toute action à entreprendre. Et je m'y opposai, en les incitant à agir en toute indépendance. C'est-à-dire par un apport constant d'idées individuelles, au lieu de cette discipline au service de l'appareil, qui s'identifie à cette raison d'Etat sur laquelle est bâtie la démocratie bourgeoise. Car elle a irrémédiablement pour conclusion l'effacement de toute critique et aboutit au même fétichisme, à la même religion du culte des chefs dans le parti. Et au bout, nous essuyons ces cinglantes défaites et ces désastres ! »

Willy est écoeuré par le chauvinisme et le nationalisme du Parti communiste français, avec son slogan « à chacun son boche ». Willy est internationaliste dans l'âme. Au lieu de mettre tous les Allemands dans le même sac, il se soucie de gagner des soldats allemands. Cela ne l'empêche pas d'organiser l'élimination d'un officier Ober-Scharführer SS. Mais contrairement aux actions des autres résistants, il procède de manière à ne pas donner prise aux représailles des nazis, qui fusillent des otages.

Au sujet du premier soldat allemand qu'il gagne dans Paris, Kurt, il nous confie : *« n'aurais-je gagné que lui pour l'instant à la lutte internationaliste, il serait mon rempart à tous les chauvinismes d'où qu'ils surgissent, y compris dans nos propres rangs. »*. Une attitude, hélas, bien rare en cette période guerrière aux chauvinismes déchainés : *« J'avais le sentiment d'une pesante solitude, d'être un survivant isolé portant le flambeau de l'internationalisme prolétarien, submergé par le déferlement du chauvinisme de tout bord »*.

Ainsi, presque naturellement, Willy est amené à connaître l'activité des trotskistes ou de leurs proches pendant la guerre, les seuls à afficher une politique qui tourne le dos au nationalisme ambiant.

Willy espère une extension de l'internationalisme, comme cela avait pu être le cas en Allemagne à la fin de la Première Guerre mondiale. Il apprend que du fait du STO (service de travail obligatoire en Allemagne), des ouvriers français initient des ouvriers allemands au sabotage dans les usines : *« Je rêvais que nous en verrions le bout, triomphant sur tous les plans à la fois, avec une Armée rouge et des millions de prisonniers de guerre devenus nos frères, sabotant par tous les moyens et sur tous les terrains, jusqu'à ce que la bête et ses maîtres soient à terre. »*

En même temps, Willy est tout ce qu'il y a de plus réaliste, osant voir en face le comportement tant de la population que des armées allemandes : *« Il me vint à l'idée que la classe ouvrière aurait perdu sa conscience pour des décennies, et resterait marquée du sceau de l'infamie pour toujours. Qu'elle transmettrait en héritage cette déchéance à porter aux générations montantes, hypothéquerait pour des siècles ses innommables forfaits, selon que celles-ci auraient le courage de les affronter. Oui, la guerre finie, il faudrait traiter comme elles le méritaient ces générations fautives, entre 16 et 40 ans : en assassins, tortionnaires et infâmes salauds à mes yeux. Et tout un peuple, complice actif, aura à assumer et s'expliquer sur ces abominations. Quant à moi, il ne me suffira pas de me déresponsabiliser, sous le prétexte que j'étais un communiste à l'attitude conséquente. Car cela ne serait pas pris en compte par les victimes, et à juste titre. Nous-mêmes, survivants, ne serons jamais plus sereins. »*

De même, il observe et dénonce l'absence totale d'intérêt des groupes de résistance, qu'il s'agisse des gaullistes comme des communistes, envers le sort fait aux Juifs, que le fascisme entend éliminer. Il parvient à créer son propre réseau d'information dans Paris, prévient les membres des communautés juives de l'imminence des rafles, envisage un plan d'action pour saboter le camp d'internement de Drancy, et il commence à préparer l'élimination de Céline, dont il considère les écrits antisémites criminels.

Aux mains de la Gestapo, à Paris puis à Ratingen, Willy clame ses convictions et ne dénonce personne. Il nous dit le secret que son organisme a trouvé pour résister aux séances de torture effrayantes. Il ne se plaint pas, il considère être responsable pleinement de son engagement, et en connaît les risques. Par contre, il est indigné au plus haut point par le sort fait à ceux qui n'ont jamais fait de politique mais n'en sont pas moins écrasés, que ce soit par le système économique capitaliste qui broie les petites gens, ou par sa production politique fasciste qui en veut aux Juifs parce que nés juifs.

Les coups qui lui sont les plus durs, ce sont ceux qui s'abattent sur ses camarades : Okenfuss qui lui a beaucoup appris et qui croupit à Dachau depuis dix ans, Charles Michel avec qui il a eu des discussions enflammées en 1936, fusillé par la Gestapo en 1941, Guy Moquet qu'il a également connu. Il va perdre nombre de ses camarades parisiens, comme les sportifs du 11^{ème} arrondissement, morts en déportation à Auschwitz. Et la nouvelle de la décapitation à la hache d'Ernst Thälmann à Buchenwald en août 1944 signe pour lui l'arrêt de mort du parti allemand.

Passant avec un naturel étonnant d'un milieu social à un autre, Willy croise des personnalités, des Pierre Messmer, Cosette Harcourt, Georges Decaunes, Jean Carmet, Gérard Philippe. Ou encore des Pierre Stibbe, Daniel Guérin, Pierre Monatte, André Marty, Anna Seghers, Jacques Danos, Marcel Gibelin. Il les considère à égalité avec son ami Bébert ou avec le pharmacien Lagarde, qui l'aident au quotidien ; avec Jo Claffey qui partage une cellule mitoyenne de la sienne à Fresnes ; avec la commissaire politique soviétique Maria, torturée par les SS ; avec Françoise Dupont, institutrice qu'il aide à s'échapper d'Allemagne ; ou Robert Renaud, inspecteur de police aux RG qui lui a transmis les infos sur les rafles de Juifs. Avec tous, il se contente d'être quelqu'un de simple, mais de convaincu, toujours proche des gens qu'il côtoie.

Il pénètre dans leur intimité par le biais de la politique, trouve ses petits boulots, ses amitiés les plus fortes, dans tous les milieux, indépendamment des opinions politiques des uns et des autres. « *Militer était un composé de devoir, de joie, de félicité profonde. Une vie pleine, au meilleur sens du terme* ».

Mais il reste intransigeant avec lui-même. Correcteur dans une imprimerie, il s'en fait virer parce qu'il dénonce un accord entre direction et syndicat. Mandataire aux Halles, où il vide des tonnes de victuailles des camions, il se fait renvoyer pour refus de travailler pour un fournisseur de patates qui lui parle de manière méprisante. Vendeur de journaux en kiosque avenue du Parc Montsouris dans Paris, il juge les lecteurs peu à son goût. Livreur pour la marque Suze, il ne tient que deux mois.

Et partout, Willy a un flair, une fibre, qui lui fait trouver, sous les uniformes les plus improbables, jusque dans les circonstances les pires, un être humain avec lequel il peut s'entendre : « *Une chose dont j'avais la certitude pour l'avoir vécue, c'est qu'il y a et il y aura toujours plus d'hommes véritables sur la Terre que de salauds* ». Ces hommes et ces

femmes, il en trouve et œuvre avec eux parmi des gaullistes et des apolitiques, des croyants et des athées, des privilégiés et des démunis.

Jamais, dans les situations qui semblent les pires, jamais Willy ne désespère des humains. Jamais il n'accepte de subir. Interné au camp français du Vernet (Ariège), il organise la vie dans la baraque, pallie au manque de nourriture et aux conditions de vie précaires, et il organise une petite vie politique, qui sera une lueur d'espoir. Torturé dans la prison de Fresnes, croupissant dans une cellule de la division trois, réservée aux communistes étrangers, il trouve la force morale de parler avec l'occupant d'une cellule voisine qui semble déjà écrasé. Il tente de le relever, de l'inciter à garder la tête haute, même si la mort est la seule issue. Enfin, déporté à Ratingen, « *l'épreuve la plus barbare de ma vie de militant* », il parvient à communiquer avec sa voisine soviétique, avant d'avoir la charge de nettoyer son corps, assassiné par la torture. Il réussira même, dans ce lieu, à soigner, réconforter les derniers survivants, les aider à tenir.

La guerre contre Hitler terminée, c'est immédiatement la guerre contre les peuples coloniaux qui commence. Modestement, Willy apprend à comprendre leur situation, eux qui, en plus de l'exploitation capitaliste que connaît l'ouvrier français, subissent un mépris colonial tel que n'importe quel membre du peuple colonisateur se sent supérieur à tout individu du peuple colonisé. Et cela va jusqu'au sein du parti et du syndicat : « *Fallait un Rachid pour mettre le doigt sur ma connerie. Je me promettais de le revoir au plus tôt, pour recevoir d'autres leçons et m'éclairer sur ce que nous étions restés, nous autres révolutionnaires des pays occidentaux* ».

Loin de l'image mensongère qu'il fabrique aujourd'hui, le Parti communiste français refuse tout soutien aux militants algériens qui veulent l'indépendance. Il prône hypocritement une « *indépendance dans le cadre de l'Union française* ». Et il interdit à ses militants de soutenir les activités des indépendantistes algériens. « *Le Parti communiste "force de lutte anticolonialiste", un mythe !* lui explique Rachid. *Cela remonte à l'avant-guerre, vers 1935. (...) Nous, militants révolutionnaires dans les pays colonisés, nous courons plus de risques que vous en France. Déportations, massacres, tortures restent plus que jamais monnaie courante actuellement, et avec l'assentiment à la fois des politiciens de droite comme des socialistes et de vos notables du PCF* ».

Le PCF au gouvernement de ces années-là, c'est aussi des semaines de travail de 60 heures, instituées par le ministre communiste Croizat pour reconstruire l'industrie nationale, c'est une opposition totale aux mouvements de grève et aux revendications. Jusqu'à la grève Renault de 1947.

Willy analyse, seul, ce qu'est devenu le Parti communiste français, maintenant qu'il collabore au gouvernement de la France, avec de Gaulle. Il l'explique ainsi à son camarade René : « *Sans l'appui d'une couche importante d'ouvriers embourgeoisés, Thorez n'aurait jamais pu imposer sa ligne révisionniste au sein du parti, j'en suis convaincu. Je sais aussi que du côté de la famille à Denise, tous font à présent corps avec cette couche, y compris Denise qui voit en son beau-frère Roger le militant qui doit avoir raison en tout, depuis qu'il a été proposé membre de l'exécutif municipal de Bagnolet. Ne parlons pas de l'autre beau-frère Gustave, ou de son frère. Il n'envisage rien d'autre que de grimper dans la hiérarchie de son administration. (...) Ce qui est à mes yeux proprement effrayant, c'est que cette couche élitiste ouvrière se soit montré à la hauteur pour mettre la main sur le mouvement ouvrier* ».

Son plus beau moment de vie militante, c'est dans un petit village de Seine et Marne, à Hermé, qu'il le connaîtra. Là, il construit une cellule militante de cheminots et d'ouvriers glaisiers, qu'il gagne à sa manière ouverte de liberté de parole et de réflexion. Lorsqu'il les quitte, ils seront une trentaine à venir l'écouter : *« Nous avons travaillé ensemble près de six ans en authentiques communistes. Et je peux vous dire à tous merci, car sans vous je n'aurais pas tenu le coup longtemps. Cette période de ma vie militante la plus exaltante, je vous la dois. C'est ainsi que j'ai toujours imaginé la liberté d'expression au sein d'une cellule. Ce qui n'est pas toujours le cas. Cependant, pour revenir sur le passé, je peux vous assurer l'avoir connue en Allemagne entre 29 et 33, et aussi étonnant que ce soit, dans le premier camp de concentration où nous avaient parqués les nazis. Là, régnait entre nous la même fraternité qu'ici dans le canton de Bray. Tout est donc possible. »*

La lecture de ce quatrième volume est parfois éprouvante. C'est que la violence de l'histoire atteint à ce moment-là un paroxysme. Que de fois Willy échappe à la mort, d'autres fois à la folie. C'est un rescapé du pire, des entrailles d'un monde capitaliste en pleins soubresauts, qui nous parle. Et il nous parle avec sa tête et ses tripes. Il aura traversé ces moments avec une règle de conduite : *« Oublie tes problèmes et continue de te soucier du sort des autres ; c'est ta bouée de sauvetage depuis toujours. Le moyen, l'arme salutaire pour supporter et maîtriser tes propres maux. »* Un jour, un médecin de sa connaissance lui dira ce qu'il est au fond : *« Vous êtes un parti politique à vous tout seul »*.